



HAL
open science

Avant-propos : 80 ans après “La Retirada” (1939-2019). L’exil républicain espagnol en France : théâtre, culture et engagement

Antonia Amo Sanchez, María Carrillo Espinosa, Marie-Jeanne Galéra

► To cite this version:

Antonia Amo Sanchez, María Carrillo Espinosa, Marie-Jeanne Galéra. Avant-propos : 80 ans après “La Retirada” (1939-2019). L’exil républicain espagnol en France : théâtre, culture et engagement. 80 ans après “La Retirada” (1939-2019). L’exil républicain espagnol en France : théâtre, culture et engagement, Nov 2019, 2021. hal-03487490

HAL Id: hal-03487490

<https://hal.science/hal-03487490v1>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Avant-propos : 80 ans après “La Retirada” (1939-2019). L’exil républicain espagnol en France : théâtre, culture et engagement

Les 4 et 5 novembre 2019 eut lieu à l’université d’Avignon le colloque international « 80 ans après ‘la Retirada’ (1939-2019). L’exil républicain espagnol en France : théâtre, culture et engagement ». Cet événement s’inscrivait dans le programme du “Congrès pluriel autour de la Retirada”, né à l’initiative du [GEXEL](#), groupe de recherche sur l’exil espagnol de l’Université Autonome de Barcelone, dirigé par Manuel Aznar Soler.

La commémoration des 80 ans de l’exil républicain espagnol était à l’honneur en Espagne, en France et en Amérique Latine, et 2019 fut une année riche en célébrations commémoratives organisées notamment par les instances universitaires. Grâce au concours du laboratoire ICTT (Identités culturelles, Textes et Théâtralité) et de la bibliothèque universitaire Maurice Agulhon d’Avignon, le colloque d’Avignon fut l’occasion également de présenter une exposition des photographies d’Agustí Centelles, où plus d’une trentaine de clichés originaux autour de la Retirada furent exposés entre le 4 et le 29 novembre 2019. Marta Álvarez Izquierdo, commissaire de l’exposition, fut au cœur de l’un des moments les plus émouvants de ces événements, réussissant le pari de convoquer à Avignon le fils du célèbre photographe catalan, son petit-fils et son arrière petite-fille, incarnations d’un chaînage générationnel on ne peut plus

symbolique tant l'exode républicain entraîna d'innombrables ruptures et séparations traumatiques.



Camp Joffre, Rivesaltes-Marie Galéra, licence cc by sa

La défaite républicaine de 1939 s'est traduite par un exode massif de la population (près d'un demi-million de personnes traversent les Pyrénées au plus fort de l'hiver 1939). Au sein de cette cohorte, il y a des artistes, des intellectuels, des hommes et des femmes de lettres. La plupart d'entre eux se retrouvent dans les camps de concentration / rétention du Midi de la France, puis, pour presque 10.000 républicains, dans les camps nazis. D'autres ont réussi à quitter le territoire espagnol bien avant, comme Maria Casarès, artiste comédienne, emblème de l'exil culturel espagnol en France. Les destinations de ces artistes exilés furent nombreuses, mais l'Amérique Latine et la France seront les lieux d'accueil privilégiés, notamment à la fin de la II Guerre Mondiale, lorsque l'évidence de l'impossible retour en Espagne s'affirme de plus en plus.

Comment aborder l'exil républicain, autrement appelé « démocratique », aujourd'hui, après les multiples études qui ont déjà traité le sujet ? Nous avons proposé une perspective post-mémorielle, au-delà du sens restrictif donné par Marianne Hirsch, afin d'interroger les héritages d'une mémoire fragile à l'aube de la disparition totale des témoins oculaires. Dans le sillage des travaux fondateurs des spécialistes de renom de l'exil espagnol en France (Manuel Aznar Soler, Bernard Sicot, Francie Cate-Arries, ne pouvant tous les citer), les travaux que nous présentons ici contribuent à l'étude du phénomène de l'exil républicain espagnol depuis un angle culturel, et y développent trois approches liées aux compréhensions actuelles des traumatismes historiques : tout d'abord, l'héritage culturel de la mémoire républicaine démocratique, depuis la première génération jusqu'à la « Generación de los (bis)nietos », mettant l'accent sur les expressions

du legs idéologique et culturel du républicanisme espagnol des années 30 ; ensuite, les apports et les rétro-alimentations littéraires stimulés par les aller-retour culturels de l'exil entre l'Amérique Latine, la France et l'Espagne ; enfin, un regard particulier, aux couleurs avignonnaises, sur la façon dont le Festival d'Avignon a pu être, avant de devenir un lieu de mémoire, un lieu d'engagement politique pour la cause démocratique espagnole. À cet égard, Maria Casarès, emblème de l'exil républicain espagnol, s'érige en figure majeure de la présence de cette mémoire dans le Festival d'Avignon. Mais d'autres artistes exilés ont également contribué à nourrir une histoire culturelle du théâtre et de l'art en France. Les travaux que le lecteur s'apprête à lire proposent des incursions novatrices sur des artistes, dramaturges, écrivains et intellectuels emblématiques de l'exil républicain espagnol, mais dont les œuvres et actions ne cessent de surprendre les chercheurs lorsque ceux-ci s'y replongent depuis des angles renouvelés, comparatistes ou spécifiques.

L'année 2021 est, en fin de compte, une année propice à cette publication, car elle célèbre les 90 ans de la proclamation de la II République espagnole, anéantie en 1939 par la victoire militaire du camp putschiste. Comme l'écrivait Fernando Fernán Gómez dans sa pièce emblématique *Las bicicletas son para el verano*, ce qui advient en 1939 n'est pas la paix, mais la victoire... Une victoire célébrée pendant 40 ans avec pompe et appareil. Si les commémorations peuvent avoir un goût de faux ou d'évocation artificielle, il n'en demeure pas moins que, parfois, elles subsistent aussi pour contrebalancer justement – à proprement parler – l'injustice d'une violence politique obsédée par la volonté de faire disparaître jusqu'à la dernière once de mémoire républicaine. Dans ce sens, il nous semble que ces commémorations ne contribuent pas au soupçon d'un abus de mémoire contreproductif, comme en alertent Tzvetan Todorov ou Régine Robin, mais, au contraire, elles jalonnent une mémoire de résistance qui essaye, malgré les pièges médiatiques, de récupérer les voix et de réparer les blessures pour mieux reconstruire les vérités historiques.



Mina Canta o d'en Negrín, La Vajol -Marie Galéra, licence cc by sa

Ces vérités historiques et les reconstructions auxquelles elles donneront lieu de la part des enfants de l'exil se déclinent en autant d'histoires familiales, emportées, transportées puis conservées dans les valises des réfugiés que **María Carrillo Espinosa** entrouvre un instant pour nous [\[1\]](#). Objet concret pour la première génération d'exilés, la valise va devenir, pour la deuxième génération, objet poétique autant que motif littéraire. Les récits de femmes exilées au Mexique concordent sur plusieurs points : le contenu de la valise, de plus en plus léger et symbolique au fur et à mesure que le territoire réel des racines s'éloigne, témoigne de la nécessité de préserver à la fois la mémoire, l'identité et l'empreinte d'une quotidienneté aussi nécessaire que rassurante. Cette valise-là, survivance en creux d'une dépossession, sera remplacée dans l'exil par celle qui, cachée sous le lit et prête à être embarquée en sens inverse, est comme un seuil entre le renoncement et l'espoir. Elles seront toutes transmises à des héritiers qui, eux, deviendront à leur tour les garants de la mémoire et des histoires familiales, par le biais de l'écriture.

C'est également d'écriture qu'il s'agit dans les documents qu'interroge **Guadalupe Adámez Castro** ; mais cette fois, ce sont des écrits réalisés en détention, depuis les camps de concentration du sud de la France. Les demandes d'aide envoyées par les réfugiés républicains aux responsables syndicaux et, par leur intermédiaire, aux différents réseaux d'aide, rendent compte de la nécessité

d'assistance et de son urgence ; elles rendent compte aussi du rôle qu'ont joué ces échanges épistolaires en tant que liens vitaux permettant de prouver l'existence-même de ces prisonniers, autant d'un côté des barbelés que de l'autre, permettant de se sentir vivants et de prouver qu'on l'est. En lisant entre les lignes, ces lettres révèlent qu'au-delà des stratégies linguistiques communes (liées au caractère institutionnel des demandes), ce sont de véritables tragédies personnelles qui affleurent. Aux états de service en tant que militants ou combattants se mêlent des précisions plus humaines qui donnent à ces documents un relief inattendu, dessinant ainsi une véritable cartographie de la souffrance.

Cette souffrance est au cœur d'un autre type d'écriture, celle du film documentaire *Camp d'Argelès* (2009) de Felip Solé. Dans son approche de l'œuvre et de ses processus créatifs, **Jean-Paul Campillo** aborde le caractère complémentaire de l'alternance entre documents et images d'archives, témoignages et scénettes de micro-narration qui fictionnalisent et illustrent les propos des témoins. Cette alternance permet de filmer la vie des camps depuis l'intérieur, en mettant en relief des éléments de la vie quotidienne de ces combattants devenus internés ; éléments qui ont été des vecteurs de souffrance et d'humiliation trop peu évoqués par l'histoire officielle : le sable, la mer, le vent, les barbelés. Jean-Paul Campillo démontre comment, par un jeu intertextuel qui fait dialoguer le documentaire de Felip Solé et le film *Un peuple attend*, tourné 70 ans avant à Argelès par Jean-Paul Le Chanois, les deux artistes expriment une même indignation, et tentent de trouver la bonne distance tout en remplissant une mission de mémoire.

Les historiens **Bruno Bertherat** et **Isabelle Renaudet** présentent un projet de recherche novateur autour de la Retirada. Les approches historiques sur cet événement sont nombreuses, mais elles sont souvent associées au traumatisme de l'errance et du déracinement. Ce projet vise à rechercher les morts anonymes de la Retirada du côté français, plus spécifiquement de la zone des Pyrénées-Orientales, et à analyser les tenants et les aboutissants d'une anomie mortuaire qui demeure cachée derrière la mort la plus symbolique et médiatisée de la Retirada, celle du poète Antonio Machado. Depuis les champs de l'histoire de la mort et de l'anthropologie historique, le projet cherche, d'une part, à tracer et à répertorier les morts anonymes, d'autre part, à analyser le traitement des corps et de la dimension mémorielle, depuis une perspective historique mais aussi symbolique.

Enfin, pour fermer la partie consacrée à l'histoire culturelle, **Carole Viñals** interroge les héritages de l'exil républicain espagnol en France sous le regard de sa troisième génération. Portant un discours différent de celui des témoins, le regard dit « du petit-fils » problématise une série de questions liées à l'identité et à l'instrumentalisation du passé. Un bref examen des associations de mémoire en France laisse apparaître que chaque génération traite le passé d'une manière différente. Carole Viñals montre que l'étude de l'exil aujourd'hui met davantage l'accent sur les marges : les acteurs secondaires de l'histoire, notamment les femmes, sont devenus le centre d'intérêt. Ainsi, le changement de génération, avec ses nouvelles approches, a eu un impact sur la dissolution de l'engagement politique au profit d'approches plus récentes, telles que les études de genre ou la post-mémoire.

Fanny Blin inaugure la partie consacrée aux processus créatifs, littéraires et dramatiques retraçant les figures de l'exil. Fanny Blin montre sans son étude à quel point la culture de l'exil trouve un moyen d'expression privilégié sur la scène. Espaces idéaux pour le questionnement mémoriel et la construction d'une contre-culture à distance, les théâtres français ont été témoins du travail engagé des artistes qui ont vécu la Retirada. C'est le cas du dramaturge, metteur en scène et enseignant José Martín Elizondo, dont les pièces apportent sur les scènes de Toulouse et d'Avignon une représentation singulière de l'exil républicain. Au-delà du strict souvenir de l'exil, José Martín Elizondo a décidé de mettre en scène les suites de la Retirada. *Juana a créé la nuit* et *Las hilanderas* illustrent à quel point l'exil a entraîné l'apparition de personnages fantomatiques, de fous ou de spectres. Fantômes d'un présent espagnol voisin, la reine Jeanne et les deux fileuses occupent les scènes du Sud de la France incarnant le monde lugubre de l'exil et prévenant, avec la clairvoyance du fou, que la répétition de leur cauchemar aura lieu avec le retour du totalitarisme en Europe.

Le travail d'**Esther Lázaro** se penche sur la génétique du texte dramatique *Il fut un temps*, de l'écrivain et intellectuel républicain espagnol Max Aub, publié dans la revue *Europe* en 1959. Ce texte, en français, est une adaptation de son monologue *De algún tiempo a esta parte*, écrit en 1939. La chercheuse décortique les modifications opérées par Aub vingt ans après pour réécrire un texte qui, né dans un contexte de défaite (de la République espagnole) et d'anticipation (de la II Guerre Mondiale), est repris pour être adressé au public français de la fin des

années 50, où d'autres guerres (coloniales) mettent en difficulté les héritages historiques républicains français.

Luisa García-Manso nous fait voyager dans les territoires poétiques et mémoriels de Teresa Gracia, enfant de la Retirada, écrivaine, poète, et journaliste. Luisa García-Manso quête les images de la Retirada dans les textes littéraires de Gracia, tout en cherchant à comprendre les mécanismes de remémoration de l'auteure, qui évite le langage factuel, ordonné et documentaire du témoignage personnel. Dans ce travail, Luisa García-Manso révèle la force de la fulgurance métaphorique chez Teresa Gracia non pas pour « reconstruire » les évocations d'une expérience traumatique personnelle mais pour dire les émotions, à la fois propres et collectives, dues à l'errance, au déracinement, à l'exil. La littérature se révèle enfin aussi comme une terre d'accueil où la blessure et le désordre des souvenirs ne peuvent pas faire l'objet d'un blâme.

C'est à partir du récit autobiographique *Résidente privilégiée* (1980) de l'actrice espagnole Maria Casarès (1922-1996, réfugiée en France et naturalisée française en 1975), qu'**Helena Houvenaghel** retrace le cheminement d'une quête ardue d'identité. S'intéressant aux espaces évoqués dans le texte, Helena Houvenaghel déniche les contrées symboliques et les traits identitaires clés de l'actrice. La structure confuse et labyrinthique du volume représente la difficulté d'accéder au centre de son être. L'ensemble spatial construit dans *Résidente privilégiée* n'est pas sans rappeler *Le château intérieur* de Thérèse d'Avila, qui place au centre de la demeure intérieure l'expérience mystique de l'union avec le divin. Casarès trouve, au cœur de son « château intérieur » l'art du théâtre compris comme une forme de transe, comme un acte de transcendance absolu.

Les liens affectifs, politiques et créatifs de Maria Casarès à l'exil sont développés par **María Lopo** dans une étude centrée dans l'imbrication d'une myriade de « patries identitaires » auxquelles s'identifie Casarès : la patrie atlantique, la patrie expatriée, la patrie du théâtre et le corps-patrie. La spécialiste de Maria Casarès parvient à montrer la façon dont cette artiste de projection internationale vit son exil, qui n'est pas sans rappeler l'exil de nombreux autres artistes républicains, ballotés entre plusieurs lieux, plusieurs langues et plusieurs cultures. Avec le support de documents et de photographies inédits, María Lopo retrace ainsi le parcours humain et artistique de Maria Casarès, si tant est que l'on puisse les différencier.

Pour finir, c'est dans la célèbre BD *Los surcos del azar* de l'auteur valencien Paco Roca que **Marta Álvarez Izquierdo** se plonge, soulignant l'essor formidable, ces dernières années, du roman graphique historique. Paco Roca rend hommage à « la Nueve », la première compagnie presque totalement intégrée de combattants républicains espagnols qui entra dans Paris en août 1944. Prêtant une attention particulière au montage narratif et aux effets graphiques, Marta Álvarez souligne la volonté de l'auteur de contribuer, depuis l'art, à la récupération d'une mémoire usurpée pendant longtemps en Espagne. Elle montre aussi comment la fiction peut souvent avoir un impact plus fort que la réalité, voire la remplacer, tant il est nécessaire de combler les vides d'une histoire tronquée par les vainqueurs et par leur usage de la partialité.

Concluons cette présentation des travaux avec une citation de Teresa Gracia, enfant de la Retirada qui, une fois devenue adulte, a fini par trouver dans la poésie le seul moyen de dire l'expérience de l'exode et de l'exil. Le vécu devient le ferment mythique d'une expérience qui ne se définit pas par rapport au temps qui passe, mais par rapport à sa « profondeur » :

« *el exilio es una vivencia que no tiene extensión en el tiempo, sino profundidad* » (Las republicanas, 1984).

Citer cet article : Antonia Amo Sánchez, María Carrillo, Marie Galéra, "Avant-propos : 80 ans après "La Retirada" (1939-2019). L'exil républicain espagnol en France : théâtre, culture et engagement," in *Les Éditions Universitaires d'Avignon : carnet de recherche*, 24 septembre 2021, <https://eua.hypotheses.org/5529>.

[1] Les articles que le lecteur trouvera dans ce Carnet de Recherches sont regroupés suivant deux grands ensembles thématiques : « histoire et histoire culturelle » et « littérature et théâtre ».



Un carnet de recherche proposé par Hypothèses - Ce carnet dans le catalogue d'OpenEdition -
Politique de confidentialité
Flux de syndication - Crédits - ISSN 2610-413X
Les Éditions Universitaires d'Avignon / Fièrement propulsé par WordPress